

Rapport concernant la soutenance de la thèse de M. Vincent BATTISTI intitulée *Les relations équivoques. Approches circonspectes pour une socio-écologie des oasis sahariennes.*

Le 28 septembre 1998 à 14 h.30 à Paris V s'est réuni le jury comprenant MM. les Professeurs Pujol, directeur de la thèse, Laburthe-Tolra, élu président, Descola, Duvignaud, Tonneau. M. Monnier, prévu au jury, s'est trouvé empêché au dernier moment.

Après avoir écouté le candidat résumer son ouvrage, M. Pujol prend la parole pour excuser M. Y. Monnier et lire le rapport de ce professeur au Muséum, que voici :

« Dans le but de lire d'une manière claire les relations sociétés - nature, Vincent Battesti a choisi un objet d'étude particulièrement complexe mais également particulièrement intéressant, l'oasis.

En réalité l'oasis est un thème d'étude qui n'a rien d'original. De nombreux auteurs se sont penchés depuis bien longtemps sur ce microcosme pour le décrire, pour en déterminer les lois de son fonctionnement, pour en découvrir ses origines, pour traduire en langage son atmosphère.

Il convient de rappeler que l'aventure coloniale de la France au XIX^e a eu pour conséquence la mise à disposition des administrateurs des militaires, des chercheurs, des voyageurs, un immense territoire, un gigantesque désert compris entre un Maghreb utile et un Sahel Noir que reliaient plusieurs chaînes d'oasis.

Administrateurs, géographes, agronomes, économistes, militaires, botanistes, ethnologues, artistes, peintres ou écrivains - pensez à Isabelle Eberhardt - ont apporté chacun dans leur spécialité de multiples contributions à la connaissance de cet isolat, de cet univers clos et ouvert à la fois. C'était donc une gageure pour Vincent Battesti de choisir ce sujet que d'autres personnalités, certaines de grand talent avaient abordé avant lui. Il lui fallait du courage, du "toupet" et de la méthode car le temps lui était compté.

Disons tout de suite que le pari a été gagné. Vincent Battesti n'aura pas fait voyage et travail pour rien. Son regard d'anthropologue renouvelle l'image de l'oasis qui s'était progressivement décolorée comme ces vieilles photos de famille retrouvées jaunies au fond d'un tiroir. Les choses les plus simples, tout ce que l'on croyait acquis reprennent une couleur nouvelle.

L'oasis n'a pourtant pas été réinventée. On y retrouve la géométrie des jardins, les trois composantes - la terre, l'eau, les végétaux, l'ambiance sonore mélange harmonieux du chant de l'eau et de la plainte des norias, souvent couverte aujourd'hui par le ronflement des motopompes. Ce qui change avec Vincent Battesti, c'est l'éclairage de ce monde à la fois immuable et changeant.

Le travail de Vincent Battesti est un travail de qualité qui associe d'une façon habile et heureuse l'image classique et l'image renouvelée de l'oasis. Ajoutons que son étude ne porte pas uniquement sur le Jerid en Tunisie mais qu'elle prend en compte les oasis de Djanet en Algérie et de Zagora au Maroc ce qui donne à son travail un incontestable caractère comparatif. On a donc un travail très complet qui ne néglige nullement le "déjà

connu" mais qui le regarde autrement. Ainsi y trouve-t-on l'inventaire des trois strates de plantes avec la description fine de la plante emblématique, le dattier. Et Vincent Battesti profite de cet inventaire pour régler un premier compte avec le célèbre Odum. L'oasis archétype des systèmes naturels modifiés par l'homme n'est pas cette construction humaine qui appauvrirait la biodiversité. Bien au contraire l'oasis est source de biogenèse.

L'aspect lexical et la recherche étymologique occupent une place essentielle dans ce travail et l'étude des outils est l'occasion pour Vincent Battesti de faire une analyse des parentés entre les 3 lieux pourtant fort éloignés les uns des autres.

L'étude des modes de faire-valoir est précisée et l'évolution des règles au cours des dernières décennies est analysée dans la perspective des transformations de l'environnement socio-économique.

Cette relecture de l'oasis présente enfin une immense qualité : elle est limpide et pratiquement constamment facile. La présentation est remarquable et le propos toujours pertinent. L'appel aux auteurs n'est jamais superflu et arrive naturellement. Les maîtres sont cités mais n'échappent pas à la critique. Interviews et anecdotes bien mises en évidence et soulignées par un filet sont ainsi restituées dans leur aspect vécu. Enfin l'écriture est agréable. »

M. Pujol prend suite la parole en son nom propre. Pour lui, cette thèse est incontestablement un sérieux et important travail de 357 p. très bien rédigé et présenté. Par exemple, l'alignement en retrait des enquêtes de terrain les met parfaitement en évidence. L'auteur donne de très bonnes discussions d'une sérieuse bibliographie de 150 titres spécialisée dans les oasis. Manque peut-être une partie plus historique sur les époques "précoloniales" et coloniale à partir de travaux comme celui d'A. Chevalier, "Les productions végétales du Sahara et de ses parties nord et sud, passé-présent-avenir", *Revue de Botanique appliquée et d'agric. tropicale*, 1932, 250 p., en particulier sur les productions végétales du Sahara, le dattier, son état spontané au désert, sa fécondation artificielle pratiquée 3 à 4.000 ans avant J.C. Originnaire du Golfe persique, cultivé en Arabie et en Egypte au néolithique voici 5.000 ans, il était déjà alors présent au Sahara. Les actuelles palmeraies seraient relativement récentes.

Battesti aurait trouvé là les noms vernaculaires arabe, tamacheq, hausa, etc. avec les noms scientifiques qui lui auraient évité des erreurs : *Cucurbita pepo*, *kabuiia* à Djanet, *kabina* en hausa, est la citrouille, non la courge ou le potiron, ce dernier étant *cucurbita maxima*, *gero'a* en arabe, *takasaim* en tamacheq (cf. pp. 69 à 73). En ce qui concerne le mil ineli ou enele, il existe 2 espèces, le *pennisetum* : pénnicillaire, millet à chandelles, et le *panicum* : millet indien, millet des oiseaux. C'est *luffa aegyptica* qui est l'éponge végétale, course éponge ou courge torchon, et non *luffa* tout court. Cf. C. Rivière, *Traité pratique d'agriculture pour le nord de l'Afrique*, Paris, Sté d'édit. géographique et coloniales, 1929, 2 vol. à consulter obligatoirement, par exemple pour le jute.

Pour compléter le tableau 9 (années 1991-96 seulement), il aurait été nécessaire de donner des statistiques sur la production du dattier dominant, le cultivar deglet nour, voire des autres cultivars, chiffres que donnent d'autres ouvrages, par ex. D.J. Mabberley, *Plant-book*, Cambridge Univ. 1987, pour les familles, genres et espèces. P. 73, le tableau des relevés des plantes intéressantes (pour l'oasis de Djanet, 46 espèces cultivées dont 19 potagères) devrait être comparé à celui de l'oasis du Jérid (53 espèces, dont 31 potagères).

La première partie de la thèse, "Comment approcher l'oasis", révèle la genèse de cette approche de l'oasis. Après avoir achevé à Montpellier en 1992 sa Maîtrise de Biologie des organismes et des populations, V. Battesti s'inscrit en DEA d'anthropologie à l'université René-Descartes avec le Pr. Laburthe-Tolra et le Pr. Pujol. Il s'intéresse à l'étude des relations entre une population humaine et son milieu et choisit alors comme sujet le système oasis. Après un mois de terrain au Tassili n'Ajjer à Djanet il présente un excellent travail en septembre 1993 comme mémoire principal de DEA "Approche ethnobotanique d'une oasis saharienne : Djanet, Algérie" (96 pp. illustrées). La comparaison des différentes oasis devient son sujet de thèse de 1993 à 98, avec pour terrains l'Algérie, 2 mois, le Maroc, 1 mois, la Tunisie 18 mois, où il travaille comme coopérant au centre de recherches phénicoles dans un projet franco-tunisien pour le développement de l'agriculture au Djérid.

V. Battesti a su étudier les rapports qui unissent une société à son environnement, particulièrement le matériel végétal dans sa biodiversité et les polycultures, au détriment de l'étude de l'animal venue en surimpression. Il sut mener à bien la méthodologie du sujet, à savoir : quelle gestion l'homme fait-il de son capital végétal ? Comment organise-t-il son environnement ? Comment s'y intègre-t-il ? Quelles sont les pratiques écologiques et sociales mises en œuvre et leurs usages ont-ils une influence sur la structure du paysage ? etc... L'approche ethnobotanique était fondamentale pour étudier le fonctionnement de milieux anthropisés où les systèmes de socialisation se combinent avec des aspects mentaux et matériels.

L'étude de l'oasis saharienne artificielle est là et bien faite. Félicitons-en l'auteur. Ce n'était pas évident... L'histoire des jardins avec leurs récits de fondation, leur chronologie, etc. sont des points forts du processus de l'humanisation psychologique. Puissance de faire vivre, de dire tout ce qui s'est fait et se fait réellement depuis la création de l'oasis : par exemple, migration des peuples arabes venant de l'est qui ont créé les oasis ; "avant était l'olivier" ; ainsi que d'autres versions : Arabe, on ne descend pas des indigènes païens tels les Drawi noirs de Zagora au Maroc, qui revendiquent l'antériorité pour l'accès aux terres des palmeraies.

Cette thèse apporte maintes informations originales, par exemple sur le savoir des jardiniers quant au porte-greffe et à son influence sur les qualités organoleptiques des fruits ; sur les récits de fondation des jardins : "le jardin des sept hommes", la citrouille d'un saint, Sidi Kabuya, les migrations de plantes cultivées venant d'Irak, du Yémen, d'Arabie saoudite, d'Égypte, etc.

La partie 3, "Comment se regarde l'oasis", est excellente : solitude et sociabilité du jardinier, son devoir d'accueil, d'hospitalité envers l'étranger ; esthétique et place du sens esthétique ; travail et récréation dans les jardins. Variété de la perception des différents acteurs. Est dénoncée la fausse querelle du moderne et du traditionnel : qu'allons-nous faire de la modernité ? Face au motoculteur : pourquoi ne pas mécaniser ? La charrette, d'introduction récente grâce à l'élargissement des chemins, remplace l'animal bête et devient "objet moderne". L'intervention de l'État pèse pour obtenir une production maximale de tonnage de dattes à l'exportation, source de devises ; constatation riche de conclusions anthropologiques fines et mesurées énoncées par V. Battesti.

M. Pujol souligne encore la qualité des notes infrapaginales, des illustrations en couleur et du lexique des termes oasiens employé au Jérid, à Djanet ou à Zagora. Il demande cependant l'agrandissement de cartes et dessins (pp. 89-92). Pour l'édition de la

thèse il faudrait redessiner certains objets qui constituent un patrimoine transmis de génération en génération comme l'est le patrimoine végétal dans sa bio-diversité.

M. Pujol revient en conclusion sur la valeur exceptionnelle de cette thèse et en félicite le candidat.

M. Battesti répond brièvement aux objections qui lui ont été faites, et la parole est donnée ensuite à M. le Professeur Philippe Descola, directeur d'études à l'E.H.E.S.S

Philippe Descola, dit tout le plaisir qu'il a eu à lire ce travail, en raison surtout de l'originalité de la démarche mise en œuvre, démarche qualifiée de 'circonspecte' par le candidat, mais que l'on pourrait peut-être plus justement qualifier de parcours oscillatoire. Loin de rôder à la périphérie des oasis, en effet, M. Battesti a choisi de faire varier constamment les points de vue et les niveaux de grossissement de manière à appréhender les articulations à chaque fois différentes des facteurs écologiques, économiques et sociaux que chacun de ces niveaux autorise ou rend possible. Il n'y a pas de vérité unique de l'oasis, pas plus que d'aucune réalité humaine, et tout l'art de ce travail a consisté à dévoiler des couches de sens différentes, des stratégies contrastées, des types de pratique parfois contradictoires, selon les niveaux où les oasis sont vécues et perçues par des individus et des institutions aux intérêts souvent divergents.

Le travail d'enquête socio-économique est aussi remarquable de précision et de finesse, et là où d'autres se seraient contentés de cette approche quantitative et technologique, il faut louer le candidat d'avoir su dépasser ce premier stade de la réalité oasienne afin d'en explorer d'autres dimensions. Une démarche d'autant plus courageuse que, tant par sa formation initiale que par les circonstances institutionnelles de son enquête de terrain, il aurait pu être porté à privilégier le relatif confort des statistiques et des analyses agronomiques au détriment de l'étude des contextes culturels et sociaux. Philippe Descola a aussi tout particulièrement apprécié l'honnêteté et la franchise de M. Battesti, non seulement dans la présentation de ses résultats, mais aussi dans l'exposé de ses doutes et dans l'aveu de ses incertitudes. Enfin, la thèse est écrite dans une langue claire, incisive et souvent élégante ; elle est admirablement présentée et son appareil critique et documentaire paraît sans défaut.

Philippe Descola dit partager le point de vue critique du candidat vis-à-vis des limites du dualisme de la nature et de la société propres à la concurrence entre sciences de la nature et sciences humaines, dualisme qui rend particulièrement malaisé l'analyse des réalités socio-écologiques au moyen des outils sanctionnés par la tradition. Il apprécie donc à sa juste valeur les efforts du candidat pour échapper aux apories du dualisme (déterminisme contre herméneutique culturaliste) et juge que sa tentative est dans l'ensemble, couronnée de succès. Car l'inflexion théorique du travail ouvre des pistes intéressantes au-delà des analyses empiriques. Ainsi en est-il du modèle des 'Idéaux-types de la praxis oasienne', librement interprétés à partir de la typologie de G. Pálsson, qui constitueraient autant de pôles descriptifs des attitudes propres aux différentes populations présentes dans l'oasis ou qui influent sur sa destinée : agriculteurs locaux, agents de l'État modernisateur, touristes, scientifiques, etc. Le chapitre 14 sur le temps et l'espace envisagés dans une perspective hiérarchique d'imbrications d'échelles est aussi très original et prometteur.

Cela dit, le travail présenté appelle quelques remarques critiques qui seront formulées au fil de la lecture. Il est dommage, en premier lieu que l'analyse des pratiques agronomiques soit trop exclusivement centrée sur le palmier dattier, assurément le cultigène dominant, mais dont l'étude tend à éclipser celle des façons culturelles propres aux autres cultigènes. Il est dommage, de même, que le rapport aux animaux ait été éliminé du champ de l'étude, d'autant que les très intéressantes considérations sur l'appropriation symbolique du palmier auraient valu d'être mises en regard du traitement des animaux. L'analyse des taxinomies botaniques locales est menée de façon un peu trop conventionnelle et timide : le candidat avoue son incapacité à faire surgir une structure taxinomique cohérente, alors que les indications qu'il donne montrent bien qu'il existe une combinatoire de nomenclatures fondées sur des critères divers, mais qui aurait demandé à être systématisée. L'analyse très descriptive du savoir-faire agricole aurait gagné à être abordée aussi du double point de vue des modes d'apprentissage et de transmission et de la technologie culturelle (chaînes opératoires, schèmes d'actions, etc.), sur lesquels existe une abondante littérature que le candidat semble ignorer. L'auteur reprend à son compte la critique formulée par Sigaut à l'encontre de la distinction *ager/ hortus* ou agriculture/ horticulture et doute que l'on puisse classer les oasis dans l'une ou l'autre catégorie ; il semble toutefois que cette distinction soit ici pertinente au sens que lui donne G.H. Haudricourt, c'est-à-dire comme une opposition entre le traitement individuel (action indirecte négative) et le traitement collectif (action directe positive) des plantes. Les palmeraies relèvent à l'évidence du premier cas, non seulement sur le plan technique, mais aussi du point de vue des dimensions symboliques (chants de pollinisation, obsession de la chasse aux adventices, amulettes protectrices des plantes, etc.).

D'une façon plus générale, Philippe Descola formule deux critiques de fond. La culture oasienne et ses acteurs, la sociabilité ordinaire, les discours, tout cela est peu présent dans la thèse, une conséquence sans doute des impératifs socio-économiques gouvernant la méthode d'enquête (usage d'un interprète, pas d'observation participante dans le cadre domestique, etc.). Il paraît peu judicieux dans ces conditions d'affirmer, comme le candidat le fait à plusieurs reprises, que tel ou tel usage relevé ailleurs dans des oasis sahariennes est inconnu dans sa zone d'étude. On peut aussi regretter que le candidat ait eu tendance à présenter des données qui sont principalement issues d'une enquête menée dans le Jérid tunisien, et accessoirement à Janet, comme définissant un modèle propre à toutes les oasis sahariennes, gommant ainsi les spécificités culturelles et historiques des différentes régions d'oasis. Il s'agit sans doute d'une maladresse de formulation, mais il aurait été souhaitable que le candidat spécifie mieux le cadre monographique de ses résultats.

Ces remarques critiques ne retirent rien aux grandes qualités de ce travail original, fruit d'enquêtes minutieuses et mené avec une grande sûreté dans l'analyse et la critique, qui mérite les chaleureuses appréciations que Philippe Descola réitère au candidat.

M. Battesti répond à ces critiques avec pertinence.

La parole est alors donnée à M. Jean-Philippe Tonneau, Directeur adjoint du T.E.R.A. au CIRAD.

Ses propos peuvent être résumés comme il appert ci-après.

Monsieur Vincent Battesti présente un travail sur les oasis maghrébines pour l'obtention du diplôme de Docteur en Anthropologie.

Le travail est organisé en quatre parties.

La première partie "Comment approcher l'oasis, la circonspection" souligne la complexité de l'objet de recherche que sont les oasis. Malgré les connaissances accumulées, malgré les travaux de réduction de la réalité déjà proposés, les relations entre le milieu et les hommes restent difficiles à caractériser, à comprendre pour peu que l'on se refuse à la monographie classique, enchaînant, sans grand sens ni cohérence, les chapitres voués aux ressources physiques, à la population, aux productions... La question méthodologique, centrale, est bien posée : Comment définir des hypothèses structurantes d'une information multidisciplinaire, évitant la dichotomie cartésienne sujet/objet sans tomber dans le piège des représentations simplificatrices, au service de projets et d'intérêts de groupe ?

La deuxième partie "Le complexe objet oasien et sa réduction, s'il fallait une norme" décrit néanmoins les éléments clefs des oasis, dans une démarche classique, que l'auteur annonce comme insuffisante. En partant de l'analyse de l'organisation emboîtée de l'espace (du jardin au terroir), de la description minutieuse des plantes et des animaux qui s'y trouvent, des outils et pratiques (en un mot de ce qui se voit et est dit invariant), l'auteur aborde et éclaire les relations sociales et les stratégies mises en œuvre, dans leur diversité, par les populations. Cette partie fournit au lecteur l'information nécessaire pour s'installer dans le sujet. Le travail d'inventaire des plantes et des outils, fait à cette occasion, est rigoureux.

L'idée de stratégies sous-entend un projet que l'on peut qualifier de vie, si l'on souhaite, comme l'auteur, éviter les connotations modernistes. La difficulté à mener une recherche finalisée, utile sans qu'elle devienne inféodée à des volontés partisans, est sous-jacente tout au long de la partie 3 "Comment on regarde l'oasis ?". Au-delà des invariants, ce sont les représentations des acteurs qui sont déterminantes. L'auteur a choisi de centrer le débat autour des représentations sur la modernité et le progrès, en montrant toutes les limites pour comprendre le milieu oasien et ses évolutions, sa révolution permanente.

Durant la quatrième partie, V. Battesti revient à une description des oasis et de leur diversité en utilisant des travaux inspirés des théories systémiques. Les résultats sont tout à fait intéressants. Ils structurent, de manière efficace, les informations surtout dans une perspective de prise en compte de la diversité. Mais l'auteur souligne l'ambiguïté de ces travaux qui sont inspirés d'une théorie moderniste, basée sur la nécessité d'une intervention pour le développement appuyée par des acteurs externes. Il revient ici au problème central du devenir des oasis. Les apports théoriques du chapitre 14 sur la temporalité éclairent judicieusement la difficulté à penser ce devenir, un futur ou plutôt des futurs. À la multiplicité des acteurs et des échelles, s'ajoute celle des rythmes.

Le travail de V. Battesti, écrit dans une langue claire, bien que parfois un peu recherchée, est une démonstration brillante des limites des approches de la réalité oasienne. Le praticien du développement, inquiet de ces questions et demandeur, ne peut que rester sur sa fin. Il manque peut-être un chapitre méthodologique de synthèse montrant l'importance de la structuration de la diversité, non pas celle du milieu ou des systèmes mais celle des acteurs et de leurs représentations. Cette partie aurait aussi pu discuter sur l'intérêt d'une réflexion organisée et structurée autour de l'avenir des oasis, basée sur la confrontation des représentations des différents acteurs. C'était là, en effet, l'objet principal du projet de développement, support de l'étude initiale. Mais il est vrai que cette demande ne s'inscrit pas forcément dans l'exercice universitaire de la thèse.

En résumé, le travail présenté est d'une grande originalité, surtout méthodologique. Il aborde des thèmes épistémologiques centraux. Les questions sont posées avec une grande pertinence. Leur traitement a été réalisé avec rigueur et intelligence. Le travail mérite, sans aucune discussion, le titre de Docteur en Anthropologie.

Après avoir écouté les réponses du candidat, le jury entend M. Jean Duvignaud, professeur émérite des Universités.

Pour lui, M. Battesti tente une phénoménologie critique des discours et épistémologies conçus pour l'étude des oasis du Maghreb. Ce qu'il écrit des procédures agraires, de la botanique ou de l'environnement "naturel" est d'un grand intérêt, - même s'il s'agit de normes proposées de l'extérieur. Est également saisissant ce qu'il évoque très justement des pratiques de l'espace dans des lieux habités par les communautés micro-sociologiques.

On regrette qu'il ne se soit pas attaché davantage au vécu-social des groupes chaque fois différents, de leur conscience encore muette, des relations antagonistes ou complémentaires des hommes et des femmes, des utopies, des simulations magiques, religieuses ou politiques qu'ils s'imposent à eux-mêmes. Il aurait pu évoquer l'importance des pasteurs nomades, enrichie par leurs déplacements régionaux, voire continentaux ; qui, souvent, sont devenus propriétaires dans des "jardins" de l'oasis, faisant des sédentaires des villages des métayers, des "khmes" ; ou le rôle de l'oralité (du transistor) transmettant le message de l'indépendance ou les promesses de mutations "heureuses"...

Mais M. Duvignaud approuve tout ce que dit l'auteur sur l'illusion occidentale de la tradition et de la modernité ou sur les idéologies successives et confuses du développement. Il a raison de chercher la réalité vivante des communautés de l'oasis dans une genèse permanente et continue et une invention plus ou moins réussie d'elles-mêmes.

La trame de l'existence sociale n'est pas faite de concepts...

Un bon travail en somme, et qui doit annoncer d'autres recherches.

M. Battesti prend acte des compléments d'étude qui lui sont ainsi suggérés, et le président prend la parole pour conclure.

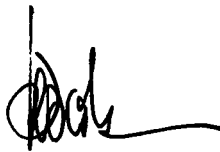
Ph. Laburthe-Tolra s'associe aux divers compliments qui ont été faits en ajoutant quelques remarques : ainsi, sur le style le plus souvent clair et même brillant, mais qui parfois défaille sur une faute de français (p.8) ou sur d'insuffisants développements pour un profane du côté de la botanique, de la zoologie ou de la technologie. Les mots compliqués devraient être toujours expliqués (comme "nomothétique") et on relève quelques obscurités (p.123). Mais M. Laburthe est heureux que le candidat ait donné la parole à ce qui n'avait jamais été dit, ait su faire preuve de courage critique, et aussi, à travers ses doutes, d'un esprit philosophique réel, analysant avec beaucoup de nuances et de finesse conceptuelle des interactions en causalité réciproque, nous offrant (p. 101 sq.) une superbe étude du temps de travail et du temps en général, ainsi que de l'espace vécu. La leçon qui s'en dégage est-elle l'auto-gestion ? C'est en tout cas l'accent mis sur la nécessité d'un

développement auto-centré. Il aurait fallu en entendre davantage encore les acteurs potentiels. Quoiqu'il en soit, M. Laburthe trouve que les qualités de ce travail l'emportent de loin sur les réserves possibles, et il en félicite l'auteur.

Après s'être retiré pour délibérer, le jury décide de décerner à M. Vincent Battesti le titre de docteur en anthropologie sociale avec la Mention Très Honorable et les Félicitations du Jury.

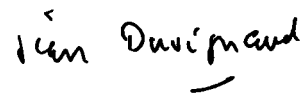


Ph. LABURTHE-TOLRA



Ph. DESCOLA

J. DUVIGNAUD



J. Ph. TONNEAU



R. PUJOL



UNIVERSITE RENE DESCARTES (PARIS 7)

Sciences Humaines-Sorbonne

Service du 3ème Cycle Bureau E 63

12 rue Cujas 75200 PARIS CEDEX 6